

Au cœur de l'Eglise, le service des pauvres

Gottfried Hammann

Cet entretien évoque la trame d'un livre en cours d'élaboration qui représente la synthèse de quarante ans de recherches sur l'Eglise et le problème de ses divisions. Il aura pour titre : *Chercheurs d'Eglise en chemin d'unité. Vers une ecclésiologie de communion*. Et pour sous-titre : *de l'Eglise d'hier et d'aujourd'hui à la « Colline de Taizé¹ » en passant par l'« Eglise de la Rue », la longue marche vers l'unité des Eglises*. L'une de ses perspectives originales sera de présenter l'Eglise et son histoire sous l'angle de la lutte pour l'unité, en particulier celui des effets néfastes et pernicioseux que les divisions récurrentes ont fait subir à la pratique ecclésiale de la diaconie, c'est-à-dire du service des pauvres.

Quel lien voyez-vous entre l'histoire de l'unité et l'histoire de la diaconie ? Que veut dire plus précisément le mot « diaconie » ?

C'est le *service d'entraide*, le *service caritatif* propre à l'Eglise, celui qui porte la dimension prophétique des « pauvres² » ; ces « pauvres » dont Jésus a dit à ses disciples qu'ils les « auront toujours avec eux ». Mais qui sont les « pauvres » dont l'Eglise est censée s'occuper ? Étonnamment, Jésus a réhabilité la pauvreté dans la vie de toutes les personnes qu'il a rencontrées. Il a reconnu dans la pauvreté de souffle de vie, la pauvreté en Esprit, la marque principale de la « condition humaine ». La proclamation de la « bonne nouvelle » était d'une nouveauté vraiment paradoxale, et difficile à accepter, aussi bien pour les pauvres que pour les riches, quel que fût leur statut personnel ou social ! Selon le message de Jésus, la pauvreté n'était plus la marque d'une certaine catégorie sociale, mais bien le signe distinctif d'une condition humaine fondamentalement malade. Et dans le service d'entraide, le service de la diaconie, l'Eglise était appelée à concrétiser tous azimuts - sans privilégier d'autre état que celui de pauvreté - son message original de l'amour-charité, l'amour du prochain. Elle pouvait trouver là sa mission, vraiment inédite dans le monde de l'Antiquité et dans toute société ultérieure.

Dans le monde hellénistique ambiant, le terme « diaconie » était alors peu usité. En le reprenant à son compte, la première communauté chrétienne a souligné à la fois son embarras à bien comprendre et sa difficulté à bien appliquer ce que Jésus voulait dire en qualifiant de bonheur la « pauvreté de vie » pour les plus démunis ! Son embarras : aucun terme ne décrivait la réalité de pauvreté que Jésus mettait en évidence ; sa difficulté : aucun terme du langage courant ou religieux de l'époque ne permettait de comprendre cette mission d'entraide à laquelle Jésus appelait les siens. On a donc repris le terme de « diaconie » pour exprimer ces deux choses : que la pauvreté de souffle de vie, à tous égards, pouvait dorénavant être chemin de libération, source de « bonheur », de nouvelle existence, de vie et non seulement de survie ; mais que cela ne serait possible que dans la mesure où cette proclamation vraiment incroyable se réaliserait dans l'unité entre la foi confessée et la charité pratiquée. Et c'est cette unité du *dire* et

¹ Communauté monastique et œcuménique fondée par le pasteur protestant Roger Schutz en 1940 en Bourgogne (France), qui accueille des milliers de jeunes chaque année et a essaimé dans le monde.

² Les *anawim* dans la Bible hébraïque sont les porte-parole privilégiés du Dieu de justice. Il en est de même des tout-petits dans les évangiles.

du *faire* chrétiens, de l'amour proclamé et de l'entraide pratiquée que la « diaconie » était appelée à manifester de manière originale. Sans elle, sans cette unité, cette authenticité, pas de christianisme vrai. A l'Église, dès ses débuts, de trouver les moyens de mettre en pratique cette unité !

La première communauté se situait donc dans la ligne évangélique du « bienheureux les pauvres en Esprit », les « pauvres de souffle ». C'était la mise en pratique de l'amour *agapè*, cet amour inconditionnel à l'égard de la personne démunie, qui, loin de la repousser dans les marges, la place au cœur même de la vie communautaire. Dans les premiers temps, cette pratique diaconale était indissociable de la confession de foi. Le verbe *diakoneô* signifie « servir », son équivalent latin étant *ministerium*. Il s'agissait donc du ministère de l'Église tout entière, dans toutes ses fonctions, et aucun ministère ne se concevait sans cette application concrète de la foi que suppose l'*agapè* (ou *caritas* en latin). Mais le risque était grand pour les apôtres et autres autorités de l'Église non seulement de distinguer, mais de séparer les ministères, de les catégoriser, en faisant ainsi de la diaconie une fonction à part, secondaire par rapport à la fonction principale d'annonce, de proclamation. C'est ce qui se produira par la suite ! Tentation à laquelle l'Église institutionnelle semble avoir succombé assez rapidement, notamment après le temps des persécutions, lorsqu'elle a été reconnue comme religion d'Etat de la société romaine.

Pourquoi alors isoler la catégorie des « pauvres » ?

Cette déviation (par rapport à l'Evangile proclamé par le Christ) s'est produite très tôt, lors de l'établissement des ministères à la fin du premier siècle et au deuxième siècle. On en a déjà la trace dans les Ecrits apostoliques et post-apostoliques : dans les Actes des apôtres, il est dit que les chrétiens d'origine grecque, les pagano-chrétiens, sont mécontents de la manière dont le service d'entraide est exercé envers eux, les judéo-chrétiens étant favorisés ! D'emblée, il y a catégorisation. Les apôtres cherchent alors à y remédier en établissant un ministère plus spécifiquement centré sur l'entraide, pour qu'eux-mêmes, puissent se concentrer sur la diffusion du message chrétien et la fondation de nouvelles communautés ecclésiales.

Cet exemple montre que les inégalités de conditions de vie entre ceux qui ont peu et ceux qui ont plus ou trop ont d'emblée été un facteur de conflit et de division. De tout temps, dans toute société, avant comme après la naissance de l'Église chrétienne, il y a eu catégorisation sociale entre riches et pauvres : dans leur institutionnalisation de l'Église, les premiers chrétiens n'y ont pas échappé. Mais ils ont tenté de la gérer de manière nouvelle, comme Jésus le leur avait recommandé : le christianisme, par son fondateur, a élargi le problème au-delà du social - vers la réalité humaine en général et vers le spirituel. Par là, il a donné au problème de la pauvreté sa vraie dimension, sa profondeur humaine.

Déjà la Bible hébraïque, comme les évangiles par la suite, considère l'humanité comme fondamentalement pauvre. Pauvre par définition, par essence ! Comme dans la pièce de théâtre *Docteur Knock ou le triomphe de la médecine*, où l'auteur, Jules Romains, fait dire au médecin en train de persuader une patiente qu'elle se leurre en se croyant en bonne santé : « Sachez, Madame, que tout être bien portant est un malade qui s'ignore ». Grande vérité théologique : nous sommes tous des malades, tous des « pauvres » ! Malades de la relation fondamentale, de la relation à Dieu, au sens, au souffle de vie, puisque inévitablement mortels – ce que la Bible exprime en parlant de « péché », de

« pécheurs »³. Impossible donc de catégoriser les pauvres, en croyant que les riches sont hors de cause, comme si les riches n'avaient pas besoin de médecins – de salut. La pauvreté n'est pas une maladie particulière, mais un état général de mauvaise santé, une maladie non pas morale, mais existentielle. Même si les riches ne s'en rendent pas compte et qu'ils ont besoin, pour se croire autres, de reléguer les pauvres le plus possible à l'écart de la société des soi-disant bien-portants.

Comment en est-on arrivé à une telle marginalisation, proche de celle que subissent « les malades » ?

Cette nouvelle conception de la pauvreté prônée par Jésus visait à orienter l'ensemble du service d'entraide, sans que l'Eglise entre dans les catégorisations en cours. Celles-ci sont une forme d'autodéfense de la société majoritaire. En prenant le relais de la société romaine, après son effondrement au IV^e et V^e siècles, l'Eglise chrétienne a du même coup repris plusieurs des principes et valeurs catégorisantes et marginalisantes de la culture antique. Dont la catégorie des pauvres tels que nous en parlons encore aujourd'hui dans notre société laïque, puisque nous sommes les héritiers, en droit sinon en fait, de la société romaine antique.

Cela se produit dès qu'on ne reconnaît plus cette situation qui veut que le sort des plus pauvres soit inévitablement lié à celui des autres membres de la société; un peu comme l'est la maladie contagieuse. Pourtant, les pauvres, tels que les comprend l'Evangile, ne sont pas à assimiler à des misérables. Quand les riches marginalisent et catégorisent, qu'ils se prennent à leur propre jeu de mensonge, nient leur état existentiel de malades, c'est qu'ils perdent le lien d'unité, de solidarité, avec les autres humains - l'immense majorité. C'est alors que la séparation, abstraite, mensongère, entre les uns et les autres, devient effective et socialement efficace.

C'est alors qu'on catégorise et qu'on dévie par rapport au message de Jésus de Nazareth. Il y a toujours un lien entre la pauvreté et la justice. C'est l'écrivain Georges Bernanos qui, dans son roman *Journal d'un curé de campagne*, fait dire à l'un des personnages : « C'est l'injuste humiliation du pauvre qui fait les misérables ». La marginalisation, et la pauvreté qui en est l'une des conséquences les plus évidentes, est bien un problème d'injustice, de manque de solidarité et surtout de désunion, au sein d'une humanité toute en proie à son mal existentiel...

Notons, selon ce message initial, que c'est la *foule*, et non pas une catégorie seulement de gens parmi d'autres, qui se rassemble autour de Jésus. Lui, il pense l'humanité comme un tout. Il la pense de manière inclusive ! D'où, dès le départ, la recherche d'une vie communautaire et sociale qui n'exclut pas, mais qui regroupe et unit tout le monde. Et dans ce type d'Eglise, c'est le service d'entraide qui doit aller vers la foule, sans distinction de statut d'aucune sorte. C'est lui qui exprimera le plus fortement, le plus concrètement, cette possible unité de condition et de destin de tous les humains. Et ce « ministère », c'est celui de la diaconie. De la diaconie « pastorale »⁴ ! Un service qui a pour tâche de démontrer et de pratiquer l'unité de tous les humains par l'entraide au profit de « toute la foule », en particulier ceux qui sont le plus en manque de vie, de souffle.

A titre d'illustration, voyez ce qui s'est passé et se passe encore à la *Pastorale de la rue* (à Lausanne, en Suisse), ce lieu d'Eglise insolite dans lequel j'ai pu constater

³ Ndr : dans toute la Bible, le péché est la division d'avec Dieu ; un des verbes hébreux pour « pécher » signifie « manquer la cible ».

⁴ Non pas réservée au clergé (pasteurs, prêtres), mais à tout membre du peuple de Dieu soucieux des plus démunis.

l'importance de ce service pastoral. Quand on est proche de ces personnes qui sont pour la plupart des « pauvres injustement humiliés », pratiquement en manque de tout ce que nous considérons comme élémentaire, tant sur le plan physique, affectif que spirituel, qui vivent en régime de survie et non plus de vie, et qu'on les accompagne, elles peuvent se sentir moins exclues. Elles reprennent conscience de ce que la communion élémentaire nécessaire à la survie est possible et comprennent que l'« Église », c'est-à-dire la communauté qu'elles forment dans la compassion et l'entraide désintéressée, peut être un lieu d'inclusion et de partage ! Voilà pourquoi la diaconie, vécue dans cette dimension pastorale d'entraide, est le fondement de toute pratique ecclésiale véritablement féconde et fidèle à ses origines. Pensons à ces livres témoignages que sont celui du Père Joseph Wresinsky : *Les pauvres sont l'Église*⁵, ou à ceux, bien connus, de Guy Gilbert, par exemple : *La Rue est mon Église*, de Tim Guénard : *Plus fort que la haine*⁶. Ou encore à l'analyse de Jean Maisondieu, parue sous le titre *La fabrique des exclus*⁷. Témoignages qui mettent bien le doigt sur cet enjeu !

S'agit-il donc essentiellement de changer de regard ?

Tout à fait ! Quand nous reconnaissons que nous sommes tous des malades, par essence et en sursis, notre regard sur la maladie et les malades change. Il en est de même pour la pauvreté. Mais les pauvres qui savent et illustrent au grand jour par leur survie que telle est bien fondamentalement la réalité humaine, ces pauvres-là sont laissés pour compte, ne sachant pas ce qui leur arrive, ni pourquoi la société bien pensante veut se protéger et se démarquer d'eux, même au prix de méthodes violentes. L'humiliante humilité de la pauvreté n'est pas aimée, elle est gênante, fait tourner la tête ; elle agace, parce qu'au bout du compte, elle est sœur de l'esprit de pauvreté ! Adopter le regard de Jésus, en revanche, c'est « n'avoir pas peur », c'est discerner en chaque être humain – pauvre par nature – cette Présence qui potentiellement fait de l'autre une « image de Dieu », une image de la croix portée par chaque être humain, à l'exemple de Jésus, le Crucifié, qui une fois pour toutes s'est fait solidaire d'eux.

L'ecclésiologie⁸ du « bienheureux les pauvres de souffle », initiée par Jésus, a fait du groupe des disciples une communauté appelée à n'avoir pas peur (comme il le leur a lui-même demandé), à toujours aller vers *la foule*, vers *tous* les autres, pour y chercher et aider en priorité les plus pauvres, ceux qui sont en première ligne de cette lutte pour la vie. C'est ainsi que les événements de Pâques et de Pentecôte, bien peu significatifs comme faits historiques, sont devenus féconds, parce que le souffle de Jésus le Crucifié est depuis lors présent et actif dans les disciples responsables de ce service authentiquement communautaire. C'est cela le changement de regard : du simple fait ordinaire à l'événement extraordinaire, du matériel au spirituel, du naturel au surnaturel, du « Très - Bas », comme dit Christian Bobin, au « Très - Haut », de l'orgueil tricheur à l'humilité génératrice de rencontre et d'amour, de la survie à la vie...

N'est-ce pas là une vision un peu idyllique du christianisme des débuts ?

Albert Camus a bien saisi la nuance entre, d'une part l'illusionnisme humaniste et optimiste des riches, qui croit à la santé, à la réussite, au progrès permanent et, d'autre

⁵ Entretiens entre le Père Joseph Wresinsky et Gilles Anouil, Paris, Centurion, 1983.

⁶ Tim Guénard, *Plus fort que la haine*, Paris, Presses de la Renaissance, 1999; *Quand le murmure devient cri*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005.

⁷ Jean Maisondieu, *La fabrique des exclus*, Paris, Bayard Editions, 1997.

⁸ C'est-à-dire la vision de l'Église que l'on cherche à défendre et à servir, en théorie et surtout en pratique, en tant qu'elle est «le Corps du Christ», spirituellement, pratiquement et institutionnellement.

part la foi chrétienne, pessimiste, qui croit à une condition humaine malade. Dans sa philosophie de l'existence, élaborée à la fin de la seconde guerre mondiale, il formule ainsi sa théorie de l'absurde : « Si le christianisme est pessimiste quant à l'homme, il est optimiste quant à la destinée humaine. Eh bien ! je dirai que pessimiste quant à la destinée humaine, je suis optimiste quant à l'homme ». Par là, il voulait refuser aussi bien l'optimisme béat des illusions humanistes que le pessimisme décourageant des chrétiens !

L'angoisse que la proximité des malades de la pauvreté représente pour les illusions des riches bien-portants se trouve déjà dans les évangiles, sous la forme de la parabole du bon grain et de l'ivraie : les deux semences croissent ensemble, de manière si imbriquée qu'il est impossible de les distinguer, à plus forte raison de les séparer. Impossible aux ouvriers de faire le tri et la situation de mélange est appelée à durer jusqu'à la moisson.

L'avertissement s'adresse aux disciples de Jésus, donc à l'Église. Et à son histoire : l'ambivalence fait partie de la situation de l'humanité ; nous sommes tous à la fois bon grain et ivraie. Et le levain du Diviseur est à l'œuvre ; il nous incite à faire le tri. Mais ce serait se leurrer complètement ! Hélas, l'avertissement du maître du champ n'a pas porté : malheureusement, travailler le champ de l'Église en séparant les « bons » (les vrais pauvres) des « mauvais » (ceux qui se croient riches) est une clé de compréhension erronée de la condition humaine.

Au début de l'histoire de l'Église, la foi des chrétiens les portait à vivre de cette parabole : instruit par les apôtres, on s'identifiait aux pauvres, car les chrétiens subissaient des situations sociales précaires ; la société chrétienne n'était pas encore divisée en bons et mauvais. Mais dès la fin du premier siècle et surtout par la suite, le christianisme a du montrer patte blanche au sein de la société romaine : on a institutionnalisé l'entraide diaconale dans la société chrétienne, malgré son originalité, sa complexité grandissante et les difficultés rencontrées au moment de sa mise en place dans l'histoire. La diaconie d'entraide s'est alors « professionnalisée ».

Cela a donné une structure forte, très masculine – alors que, dans les premiers temps, les diacres étaient fréquemment des femmes et que la fonction diaconale était marquée par l'*agapè*, cet amour à l'image de Dieu, incarné par Jésus, qualité principalement féminine. On a catégorisé, professionnalisé l'autorité de la fonction, en la réservant aux hommes. Tout cela en l'adaptant aux principes de la société ambiante, c'est-à-dire romaine. Voilà comment on a dérivé vers une ecclésiologie de l'exclusivité. Et on a fait passer la diaconie *après* les autres fonctions, notamment la fonction d'autorité et de direction. On ne dira jamais assez combien, avant le IV^e siècle et pendant les persécutions, la fonction diaconale d'entraide était centrale pour toutes les formes de service d'Église. Mais il s'avère que, selon l'apôtre Paul (voir notamment l'épître aux Galates), l'Évangile et la manière de vivre qu'il recommandait aux chrétiens devenaient incompatibles avec les valeurs sociales et culturelles de l'époque.

Par la suite, jusqu'à saint Augustin (au IV^e - V^e siècles), on constate une lente hiérarchisation entre les ministères. Néanmoins, le service d'entraide de la diaconie - le ministère du « diacre » – garde son importance, incontournable et équivalente à celle de l'apôtre, du prêtre ou de l'évêque.

Dans le domaine caritatif, qu'est-ce qui explique le peu de résultats malgré l'ampleur des efforts ?

Pour moi, c'est la conviction qu'a l'Église d'être toujours dans le vrai et le juste, quoi qu'elle fasse ; c'est son manque d'humilité ; c'est le fait qu'elle n'est pas consciente d'être - dans ses formes historiques - toujours plus ou moins coupée de Dieu. Dans la réalité, ses prétentions, ses dires, sont contredits par ce qu'elle fait. Elle joue

double jeu ! Mais il faut bien relire l'histoire avant d'affirmer qu'il y a eu peu de résultats. Il y en eut, même s'ils n'ont souvent pas été retenus par la grande histoire : ce sont les multiples détails de l'histoire oubliée, qui sommeillent dans la mémoire de l'Église invisible, la mémoire de Dieu !

C'est que, dès les XVII^e et XVIII^e siècles, les divisions entre Eglises étaient devenues si graves que chaque Eglise se définissait avant tout par son identité confessionnelle séparée et non par la commune appartenance à l'identité chrétienne. Cela ne pouvait que rejaillir négativement sur leur vie même. Elles avaient en quelque sorte les yeux bandés et ne voyaient pas les effets de plus en plus catastrophiques qu'avaient leurs divisions sur la situation de sociétés toujours plus éclatées.

Ainsi, dès le XVII^e siècle, en Occident, toutes les dépenses et les activités, y compris caritatives, se sont faites en double ou davantage, chaque Eglise confessionnelle tenant à avoir « ses » pauvres et « sa » diaconie. Ecclésiastiquement aussi bien qu'économiquement, cela ne pouvait mener qu'à l'échec de leur pastorale d'entraide, chaque Église devant principalement consacrer l'essentiel de ses moyens, en personnes et en argent, à elle-même et à son autoconservation, avant de les consacrer en priorité aux pauvres. Aujourd'hui encore, les Eglises séparées sont enlisées dans ces ornières – et de plus en plus.

Pensez-vous que l'Eglise s'est appauvrie en confiant le soin des pauvres à des institutions sociales ou étatiques ?

Elle s'est appauvrie dans sa signification profonde, dans ses motivations fondamentales. Elle a perdu son unité en perdant sa charité. En effet, pendant les deux premiers siècles, la particularité de ce nouveau service, c'était l'*unité dans la charité* : pas d'unité sans la charité, pas de charité sans l'unité ! En somme, telle était son « appellation d'origine contrôlée – son AOC ».

Par la suite, cette « appellation d'origine contrôlée » est devenue exclusivement un problème d'ordre doctrinal. Le problème est déjà patent dans Ac 6, alors qu'on oubliait la « charité-diaconie ». La solution apparaît alors clairement : on va sélectionner quelques personnes pour rétablir cette fonction... et revenir à « l'AOC » initiale ; ainsi la diaconie ne sera pas coupée du ministère global de l'Eglise. Mais cela n'a pas marché...

Il en sera ainsi tout au long de l'histoire de l'Eglise : dès que la charité ne suit pas, l'unité se perd. Et dès qu'on redécouvre et réactive la diaconie, on retrouve l'unité – dans la diversité des fonctions. Déjà au II^e siècle, l'Eglise s'est centrée de plus en plus sur la doctrine, reléguant la pratique de l'entraide au second rang. Ni au Moyen Âge, ni à la Réforme, ni aux Temps modernes, elle ne parviendra à retrouver cet équilibre entre le ministère doctrinal de l'enseignement et le ministère pastoral de service.

Pourtant, la nécessité de cet équilibre entre le doctrinal et le caritatif s'impose toujours – par les marges – et resurgit comme un rhizome, une racine souterraine. Saint François d'Assise et l'innombrable « nuée des témoins » par trop oubliée en témoignent ! Cela dérange, car cela ramène toujours à nouveau à la vocation originelle de l'Eglise.

Aujourd'hui, on est bien dans cette situation. Le diaconal a dû se développer à travers le social, surtout à partir du XIX^e siècle. D'où les problèmes de sécularisation et de laïcisation : on n'arrive pas à intégrer suffisamment cette diaconie de nouveau déficiente au cœur même de la pastorale de l'Eglise établie. Alors, on crée des services en marge, appelés à corriger cette erreur, comme les institutions religieuses, les « Maisons de diaconesses » ou les nombreuses « alliances » de services caritatifs – pour ne pas avoir à corriger les structures de l'Eglise-institution.

Ces services, instaurés aux XIX^e et XX^e siècles, sont toujours parallèles ou en marge

des institutions ecclésiales. Cela a commencé dans les mouvements de jeunes. Paradoxalement, la poussée créatrice de ce phénomène trouvait sa source dans des situations de guerre, toujours plus fréquentes et plus dévastatrices. D'abord les guerres napoléoniennes, puis les deux grandes guerres mondiales du XX^e siècle. De quoi redécouvrir, en première nécessité, dans un monde de malheurs, la diaconie comme aide à la survie. Mais l'histoire nous montre que les Eglises institutionnelles divisées, une fois de plus, sont incapables de surmonter leurs divisions, passant à côté de la réconciliation possible entre l'unité et la charité.

Si l'on évoquait l'histoire de l'unité et de la diaconie en prenant l'image des saisons, qu'est-ce que cela donnerait ?

On pourrait dire ceci : à l'origine, l'Eglise a vécu un été indien ou un été de la saint Martin – dont on croyait qu'il ne finirait pas ! Par la suite, la fin de l'Antiquité et le Moyen Âge ressemblent à un interminable automne allant du V^e au XVI^e siècle. Dès le XVII^e siècle, l'Eglise entre en hiver, un hiver de plus en plus froid, avec le temps des guerres de religion. Et au XX^e siècle, après les deux guerres mondiales, commence une période de dégel, de « petit printemps ».

C'est le pape Jean XXIII qui appelait Taizé « un petit printemps ». Aujourd'hui, on peut considérer la décadence des formes institutionnelles de nos Eglises confessionnelles comme un signe de la fin de l'hiver. Signe qui va de pair avec un certain renouveau des communautés monastiques se situant dans une perspective post-confessionnelle : Taizé, Bose (en Italie), Pomeyrol (en France), Grandchamp (en Suisse), de nombreuses communautés en Allemagne... Je parle de communautés aussi bien provisoires qu'établies, comme, par exemple, le Groupe des Dombes (France). C'est dans cette direction, selon mes recherches et ma pratique ecclésiale, qu'évolue actuellement l'Eglise. Soit l'Eglise de demain sera une « appellation d'origine contrôlée », soit elle disparaîtra, en tout cas dans ses formes historiques qui ont prévalu jusqu'à aujourd'hui ; soit elle s'interrogera sur son service, son ministère en notre temps, allant principalement à la rencontre des besoins les plus concrets des gens, soit elle étouffera dans ses contradictions. Soit elle ira, comme disait Martin Luther, sur la place du marché pour aller au-devant des besoins des « gens », soit elle restera plantée dans ses divisions vieilles et dépassées !

Et une Pastorale de la rue, par exemple, serait cette place du marché ?

Oui ! je crois qu'on peut le dire ainsi. De manière symbolique. A titre de petite illustration locale⁹ : là, quand nous écoutons ces personnes, ces « pauvres », nous nous apercevons qu'elles expriment les problèmes fondamentaux de la vie et qu'elles veulent vraiment savoir ce que notre présence d'Eglise – dans l'unité, la communion avec eux – peut leur apporter. Elles entrent ainsi dans toute une démarche de pastorale diaconale, à l'image de celle préconisée par l'Evangile :

- avec elles, nous *proclamons* un autre « Royaume » ;
- à leur demande, nous les *enseignons* ; elles posent beaucoup de questions, pour comprendre ce qui leur arrive et pourquoi cela leur arrive, pour autant que nous ayons du temps et le souci permanent de les écouter, non de les juger ou les corriger ;
- nous exerçons un ministère d'humilité, « où l'on n'y peut rien », un service de

⁹ Cf. Gottfried Hammann, « Survivre dans la rue quand plus rien n'a de sens, in *La Chair et le Souffle*, 2007, no 2 « Pourquoi vivre ? », p. 9-32.

guérison hors de notre portée, à la merci d'un Autre, qui leur permette de passer « de la survie à la vie » .

En résumé, on peut dire que dans cette Pastorale de la rue, nous sommes appelés à pratiquer quatre A :

« Aller vers » - la « zone », la place de la Riponne,, etc...,

Accueillir – en urgence, dans un local,

Accompagner – à plus ou moins long terme,

Accompagner spirituellement – dans ce petit lieu d'Église qu'est une ancienne chapelle de Lausanne, la chapelle de La Maladière.

Comment comprenez-vous l'épisode de l'Évangile où une femme répand du parfum sur les pieds de Jésus, qui dit alors aux disciples : « des pauvres, vous en avez toujours, mais moi vous ne m'avez pas toujours » ?

C'est que Jésus se voulait pauvre parmi les pauvres. Et c'est cette pauvreté qui qualifie en premier lieu l'humanité divisée, coupée de Dieu. La « guérison », le « salut », c'est de retrouver l'unité, la cohérence, en soi et en société, quand on redécouvre, ensemble, l'importance fondamentale du « pauvre » qui se trouve là, sous nos yeux, comme en manque d'unité.

Les pauvres, dont Jésus est le premier, sont comme les acteurs et le ferment de cette unité. C'est par là que Jésus les déclare « bienheureux », c'est-à-dire générateurs de bonheur. Et leur présence parmi nous, même en marge, garantit que cette action « bienheureuse », bénéfique, est un cadeau du Christ. A l'image du parfum versé – inutilement, scandaleusement, sur les pieds de Jésus. Signe visible de l'importance prioritaire du geste de cette pauvre femme pour toute la communauté des disciples ! Par contraste, les pharisiens qui se tenaient séparés de Jésus¹⁰ ne voyaient la pauvreté que dans la division, la « catégorisation » obligée, par rapport à une humanité forcément, visiblement, fatalement divisée en « riches » et en « pauvres ».

¹⁰ Etymologiquement, « pharisien » signifie « séparé » – séparé des autres pour observer de manière plus stricte la loi de Dieu.